Les porcs-épics

(d'après Schopenhauer)

Une société de porcs-épics se pressait un jour d'hiver où il faisait froid, les uns contre les autres, pour se prêter réciproquement leur chaleur et se protéger ainsi du gel.

Mais bientôt ils perçurent l'effet des piquants, ce qui les dispersa de nouveau.

Et lorsque le besoin de se réchauffer les rassemblait encore une fois, c'était le mal précédent qui recommençait ; de sorte qu'ils furent ballottés entre deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé la distance moyenne à laquelle ils pouvaient le mieux se tenir.

Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leurs propres vies intérieures, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreux défauts, qui les rendent antipathiques et insupportables, les font bientôt se fuir. La distance moyenne qu'ils finissent par trouver et qui leur permet d'être ensemble, ou de s'aider sans se piquer, s'appelle la politesse.



Pourquoi goûter les choses qu'on n'aime pas ?

Imaginez un enfant à qui l'on sert un aliment qu'il n'a jamais mangé mais dont la forme et le parfum ne l'inspirent pas du tout.

– Je n'aime pas, dit-il d'un air boudeur.

– Mais comment peux-tu savoir que tu n'aimes pas si tu ne goûtes pas ? lui répondent en chœur ses parents, mi-énervés, mi-certains d'avoir raison et d'être de bon sens.

Il est pourtant rarissime qu'après avoir goûté le truc, du bout des lèvres, sous la contrainte, l'enfant change d'avis et admette qu'il aime bien l'aliment en question.

Et il arrive souvent qu'une fois adulte l'ex-enfant développe une véritable phobie pour l'aliment qu'on a mis de force dans sa bouche quand il était petit.

Comment expliquer ça ?

Quand il dit qu'il « n'aime pas » l'enfant ne parle pas de l'aliment lui-même (qu'il ne connaît pas), mais de l'inconnu, précisément. Il dit « je n'aime pas » comme il dirait « j'ai peur ». Or, la peur n'est pas soluble dans la contrainte, au contraire. Les parents qui croient que le goût dépend de l'aliment lui-même et qui, du coup, forcent l'enfant à manger ce qu'il a décidé de ne pas aimer ne font qu'ajouter la violence au déplaisir. Le goût de quelque chose ne dépend pas de la chose même, mais des circonstances qui nous la mettent sous les yeux ou dans la bouche.

C'est une folie de remédier à l'arbitraire d'un dégoût par l'arbitraire d'une contrainte. On a parfaitement le droit de ne pas aimer quelque chose qu'on ne connaît pas. En un sens, il ne faudrait jamais goûter les choses qu'on n'aime pas ; c'est la meilleure façon de les détester.



Le papillon et la bougie

(d'après Vladimir Jankélévitch)

Imaginez un papillon qui tourne autour de la flamme d'une bougie.

Fasciné par sa lumière, par les battements du feu, le papillon voudrait connaître la flamme, il voudrait l'étreindre, il voudrait toucher celle qu'il admire de loin. Il voudrait épouser la chaleur, joindre au spectacle de la lumière la sensation du chaud. C'est un jeu dangereux. C'est, littéralement, ce qu'on appelle « jouer avec le feu ».

Car si, « avide de la connaître encore mieux, il vient imprudemment à pénétrer dans la flamme elle-même, que restera-t-il de lui sinon une pincée de cendres ? ».

Nous en sommes tous là. Nous jouons avec le feu. Qui voit les choses de trop près est aussi mal placé pour en parler que celui qui les regarde de loin, ou de haut.

« Connaître la flamme du dehors en ignorant sa chaleur, ou bien connaître la flamme elle-même en se consumant en elle, savoir sans être, ou être sans savoir, – tel est le dilemme. »



Parce que !

(d'après Spinoza)

Imaginez qu'une pierre tombe sur la tête d'un passant et le tue.

Dans quelle mesure peut-on dire que la pierre est tombée *pour* tuer l'homme ?

Comment expliquer, sans invoquer une intention divine, que tant de circonstances se soient trouvées réunies ? Comment voir une simple coïncidence dans le fait qu'au moment exact où l'individu passa sous le toit le vent se mît à souffler suffisamment fort pour qu'une tuile se décrochât et l'abattît ?

Pourquoi le vent soufflait-il à ce moment ?

• Parce qu'une vaste dépression, à mille kilomètres de là, s'épuisait en une brise assez puissante pour soulever une tuile mal posée…

• Oui, mais pourquoi la tuile était-elle mal posée ?

• Parce que le couvreur était sous-payé et refusait de travailler correctement dans ces conditions…

• Mais pourquoi le couvreur était-il mal payé ?

• Parce que ce monde est injuste.

• Oui, mais pourquoi le monde est-il injuste ? etc.

Autrement dit, contrairement aux apparences, celui qui pose la question du « pourquoi » ne cherche pas à comprendre, mais croit qu'il sait, et tente juste de prendre l'autre en défaut.

La question « Pourquoi ? » n'est pas une question.

La question « Pourquoi ? », c'est un préjugé.

Chaque réponse étant susceptible de recevoir un « pourquoi » supplémentaire, la seule façon d'en finir avec cet interrogatoire est d'invoquer Dieu, c'est-à-dire « le seul parce que sans pourquoi possible ». (Ionesco)



On a tort de se moquer des gens qui parlent tout seuls

Imaginez un homme ou une femme qui parle tout seul. Comme un ventilateur à pleine vitesse… dans une pièce vide.

En général, on se moque de lui, ou alors on le plaint. Faut-il être seul pour parler tout seul ! Faut-il manquer d'oreilles et d'attention pour discourir sans destinataire. Pauvres gens… Pauvres fous…

En réalité, parler tout seul (ou bien parler à son chat) n'est pas si bête. Ni pathétique. Qu'est-ce que la solitude, sinon le recueillement, la reprise d'un dialogue avec sa propre mémoire, ses propres impressions, ou bien la partie de soi-même qui souhaiterait défaire tout ce qu'on a fait ? Parler tout seul, c'est assumer une solitude inévitable, et reprendre (où on le veut) la discussion à une voix qui nous rapproche de nous-mêmes.

Et c'est au contraire celui qui s'interdit de parler tout seul qui fait comme s'il avait encore des spectateurs. C'est celui qui, tout seul, répugne à se parler à lui-même qui fait comme si le silence était encore un témoin. Parler tout seul n'est pas un signe de folie. Et s'interdire de parler tout seul n'est pas un signe de bonne santé, mais peut-être la preuve que, comme dit Guitry, il existe certaines personnes qui augmentent votre solitude en venant la troubler.

